

# JACQUES POULIN LES GRANDES MARÉES



ROMAN



# JACQUES POULIN LES GRANDES MARÉES



ROMAN



## BABEL, UNE COLLECTION DE LIVRES DE POCHE

### LES GRANDES MARÉES

"Au commencement, il était seul dans l'île.

Il avait un nom de code, Teddy Bear, et il s'en servait pour communiquer avec l'hélicoptère du patron : tous les samedis, le patron lui apportait du travail et des provisions pour la semaine.

Il restait encore de la neige dans les sous-bois, mais les grandes marées d'avril avaient emporté les glaces de la grève. Parfois, des volées d'oies blanches venaient se poser sur la batture, du côté nord."

Bientôt pourtant, le havre de paix de ce traducteur de bandes dessinées va être envahi par des individus plutôt loufoques, par une jeune femme belle, mystérieuse et indépendante avec qui il se lie d'amitié... et il en sera terminé de sa solitude créatrice.

Ce livre, déjà reconnu comme un classique de la littérature québécoise, dit avec force et dans une langue somptueuse que le paradis sur terre ne dure jamais longtemps...

*Né au Québec, à Saint-Gédéon de Beauce, Jacques Poulin est l'auteur du Vieux Chagrin (Babel, n° 151), quatre fois primé. Il vit à Paris.*

#### DIFFUSION :

Belgique / Luxembourg : LABOR

Suisse : SERVIDIS

Québec : LEMÉAC ISBN 2-7609-1705-3

France et autres pays : UD

D/1996/258/4 (Belgique)

Dép. lég. : octobre 1995 (France)

ISBN 2-7427-0679-8



9 782742 706792

# LES GRANDES MARÉES

*Collection dirigée par Hubert Nyssen et Sabine Wespieser*

Page 83

© King Features Syndicate Inc. 1976 World Rights Reserved.

*Reproduit avec l'autorisation spéciale de King Features Syndicate Inc.*

Page 107-108

© THE CAPTAIN AND THE KIDS, 1995. United Features Syndicate.

*Reproduit avec autorisation.*

Page 149-150

© PEANUTS 1995. United Features Syndicate.

*Reproduit avec autorisation.*

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur et de l'éditeur.

© LEMÉAC, 1978, 1986

ISBN 2-7609-1705-3

ISBN ACTES SUD 2-7427-0679-8

Illustration de couverture :

Edward Hopper, *The Martha McKeen of Wellfleet* (détail), 1944

*(Tous droits réservés)*

JACQUES I

LES  
GRANDES MARÉES

roman

**BABEL**



Un *homme seul* est un homme sans compagnie [...].  
Un *seul homme*, c'est rien qu'un homme...

*(Dictionnaire des difficultés de la langue française – Larousse)*





## DES SIGNES DERRIÈRE LA VITRE

Au commencement, il était seul dans l'île.

Il avait un nom de code, Teddy Bear, et il s'en servait pour communiquer avec l'hélicoptère du patron : tous les samedis, le patron lui apportait du travail et des provisions pour la semaine.

Il restait encore de la neige dans les sous-bois, mais les grandes marées d'avril avaient emporté les glaces de la grève. Parfois, des volées d'oies blanches venaient se poser sur la batture, du côté nord. Quand il voyait que les oies étaient là, le samedi matin, Teddy avertissait le patron par la radio ; il lui demandait d'atterrir à l'autre bout de l'île.

En ce premier samedi de mai, il n'y avait pas d'oies blanches. Elles étaient probablement sur les autres îles du fleuve, ou à Montmagny, ou bien au cap Tourmente. Le patron posa son hélicoptère au bord de la grève, en face de la Maison du Nord. Teddy voulut aller à sa rencontre, mais le rotor du Jet Ranger n'avait pas fini de tourner que l'homme grimpait déjà le sentier conduisant à la maison. Court de taille, pansu et chauve, il marchait à grandes enjambées, le regard fixé au sol, le visage empourpré, et il croisa son employé sans le voir. Il portait deux sacs de provisions et une mallette en cuir.

Quand Teddy l'eut rejoint sur la galerie où il avait déposé ses colis, le patron lui posa la question rituelle :

— Êtes-vous heureux dans l'île ?

— Très heureux, dit Teddy.

— Vous êtes sûr ? insista-t-il.

Teddy fit signe que oui.

Il y avait une grande sollicitude dans les yeux du patron. Il serra la main de Teddy avec vigueur, puis il ajusta ses gants. Des gants de coureur automobile : doigts coupés et trous d'aération au revers de la main. Il ne les enlevait jamais.

— Ça sent le café, dit-il.

— En voulez-vous une tasse ? demanda Teddy.

— D'accord, une tasse en vitesse.

Teddy apporta les deux sacs de provisions dans la cuisine. Il versa le café. Le patron ouvrit sa mallette.

— Le Fantôme est en pleine forme. Il a étampé une douzaine de pirates avec sa tête de mort, dit-il en sortant une grande enveloppe brune de la mallette.

Il posa l'enveloppe sur la table et but une gorgée de café. Lorsqu'il n'y avait pas de vent et que le temps était clair, il fixait les bandes dessinées sur le tableau de bord de l'hélicoptère et il les lisait durant le trajet de Montréal à l'île Madame.

Un chat gratta à la porte, puis s'agrippa à la moustiquaire et Teddy alla lui ouvrir.

— Viens-tu me voir, ma belle minoune ? dit le patron.

— C'est un matou, dit Teddy.

— Ah oui, vous me l'avez dit la dernière fois.

Matousalem fit comme si le patron n'était pas là et il se dirigea tout droit vers son plat de Puss'n Boots.

C'était un vieux chat tout blanc au poil court ; il avait un œil brun et l'autre bleu. Il était très maigre.

— Viens, mon beau minou !

— Il est sourd de naissance, dit Teddy.

Le patron dit qu'il préférait les chiens. Il avait deux afghans. Et il avait acheté un chihuahua pour sa femme. Il trouvait les chiens plus affectueux que les chats.

— Faut que je m'en aille maintenant, dit-il.

— Vous allez à Rimouski ?

— À Rimouski et à Sept-Îles. Est-ce que vous me donnez les... ?

— Bien sûr.

Teddy ouvrit le tiroir de la table. C'est là qu'il mettait les bandes dessinées dont la traduction était terminée. Il donna l'enveloppe au patron et celui-ci la rangea dans sa mallette.

— Pas de difficultés ?

— Pas trop.

Le patron but d'un trait le reste de son café.

— Tant mieux ! Ne vous rendez pas malheureux à cause de votre travail. Les gens malheureux, ça me déprime !

Il se mit à rire et lui donna une tape dans le dos.

Teddy l'accompagna jusqu'à l'hélicoptère.

— Tout seul dans l'île, il doit s'ennuyer, dit le patron en arrivant sur la grève.

— Matousalem ?

— Oui.

— Mais non, il court après les écureuils.

Le patron se hissa dans la cabine et, tenant la portière ouverte avec son pied :

— On va essayer de lui trouver une chatte, dit-il.

Il retira son pied et la portière se referma. Il fit des signes avec la main assez longuement derrière la vitre, puis Teddy comprit qu'il lui demandait de s'éloigner. Mais le Jet Ranger ne souleva pas beaucoup de sable en décollant parce que la grève était mouillée.

## LE TARZAN DES PREMIÈRES ANNÉES

C'est un mois plus tôt, en avril, que Teddy avait fait la connaissance du patron. Le traducteur exerçait alors son métier au *Soleil* de Québec. Le patron, qui venait d'acheter ce journal, s'était rendu dans la vieille capitale pour rencontrer les employés.

Le bureau du traducteur se trouvait au milieu d'une vaste salle divisée en îlots de verdure par un agencement de plantes exotiques et de cloisons amovibles. Le patron vint à lui sans se faire annoncer, déplaça son *Harrap's* pour s'asseoir sur sa table de travail et il dit qu'il était un homme d'affaires et qu'il n'avait pas l'habitude d'y aller par quatre chemins.

— Il paraît que vous êtes un « socio-affectif », dit-il. Je ne sais pas exactement ce que ça veut dire, mais j'ai une question à vous poser : qu'est-ce que je peux faire pour vous rendre heureux ?

Sa voix n'était pas agressive, mais simplement empreinte d'un grand souci d'efficacité. Il mit sur la table un dossier marqué « Confidentiel » et le traducteur lui demanda où il se l'était procuré.

— Au service de psychologie, dit-il. Mais c'est pas le psychologue qui me l'a donné. Savez-vous pourquoi ?

— Non.

Parce que je l'ai mis à la porte. On s'entendait pas.

Il prit au dossier une note expliquant que le traducteur avait un caractère obsessionnel et qu'il était devenu une sorte de maniaque de la précision. Il était d'accord sur un point : on fait un travail aussi bien que possible ou on ne le fait pas du tout ; c'est ce que son père lui avait toujours dit.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Qu'est-ce qu'il vous faut pour être heureux ?

— Vous n'auriez pas une île déserte ? répliqua le traducteur.

— J'en ai une : l'île Madame.

Le patron n'avait pas l'air de plaisanter.

— C'est pas loin de l'île d'Orléans. Une petite île. À peu près deux kilomètres de longueur. Ça vous intéresse ?

— Pourquoi pas ?

— Justement, le gardien est vieux et malade...

Il lui fallait à tout prix un gardien : au printemps, les oies blanches, les bernaches et les canards attiraient une foule de braconniers qui ne se gênaient pas pour s'installer dans les maisons. Il y avait deux maisons sur l'île. Il y avait même un vieux court de tennis envahi par la végétation.

— C'est pas le paradis terrestre, mais c'est un endroit agréable, dit-il.

Le traducteur ne disait rien. Le patron se mit à parler des bandes dessinées. Il préférait les plus anciennes et il avait l'intention d'en reprendre plusieurs dans ses journaux. Il aimait en particulier *Le Fantôme*, *Terry et les pirates*, le *Prince Vaillant* et le *Tarzan* des premières

années, quand la bande était dessinée par Hal Foster. Il se proposait d'accorder une place de plus en plus grande aux bandes dessinées.

— Savez-vous combien il y a de personnes qui lisent *Mandrake* chaque jour que le bon Dieu amène ?

— Non.

— Quatre-vingt-dix millions de personnes !



## DES TOASTS SUR LA BRAISE

Teddy partageait son temps entre la traduction, la surveillance de l'île et diverses occupations comme l'entretien des bâtiments et la réfection du court de tennis. La priorité allait évidemment à la traduction, sa tâche principale, qu'il accomplissait suivant un plan de travail très précis.

Or, certains jours, les mots ne lui venaient pas... Il ne les attendait plus, il se préparait à dormir et c'est alors qu'ils arrivaient, comme des invités qui ont oublié l'heure ; ils le tenaient éveillé une bonne partie de la nuit.

Les mots tourbillonnaient dans sa tête.

La Lune était pleine.

Matousalem, lui, n'avait aucune envie de dormir. Il s'approcha de la porte. En s'étirant de tout son long, il saisit la poignée entre ses pattes. Il ne miaulait jamais. Le traducteur sortit avec lui et alla s'asseoir sur la grève pour regarder les bateaux. Le fleuve était inondé de lumière. Matousalem avait un grand terrain de chasse : l'île mesurait un peu plus de deux kilomètres de longueur sur un demi-kilomètre de largeur ; sa superficie totale était de deux cent soixante-six acres d'après les levés qui avaient été faits en 1915 par l'arpenteur